

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



L'enfance reste un sujet inépuisable et fascinant

Robert Lalonde, *Le vaste monde*, Paris, Seuil, 1999, 148 p.

Diane-Monique Daviau, *Ma mère et Gainsbourg*, Québec, L'instant même, 1999, 192 p.

Abla Farhoud. *Le bonheur a la queue glissante*, Montréal, l'Hexagone, 1998, 176 p.

Yvon Paré

Number 95, Fall 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37551ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Paré, Y. (1999). L'enfance reste un sujet inépuisable et fascinant / Robert Lalonde, *Le vaste monde*, Paris, Seuil, 1999, 148 p. / Diane-Monique Daviau, *Ma mère et Gainsbourg*, Québec, L'instant même, 1999, 192 p. / Abla Farhoud. *Le bonheur a la queue glissante*, Montréal, l'Hexagone, 1998, 176 p. *Lettres québécoises*, (95), 31–32.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Robert Lalonde, *Le vaste monde*, Paris, Seuil, 1999, 148 p., 13,95 \$.

Diane-Monique Daviau, *Ma mère et Gainsbourg*, Québec, L'instant même, 1999, 192 p., 19,95 \$.

Abla Farhoud, *Le bonheur a la queue glissante*, Montréal, l'Hexagone, 1998, 176 p., 17,95 \$.



L'enfance reste un sujet inépuisable et fascinant

L'enfance a toujours été un sujet de prédilection pour les écrivains. Que ce soit en compagnie de la mère ou d'un adolescent, la route permet de saisir le moment présent et, peut-être, de comprendre notre façon d'aller dans la vie.

RÉCIT
Yvon Paré

ROBERT LALONDE NE S'EN EST JAMAIS CACHÉ. Depuis le tout début de son aventure d'écrivain, il voyage dans son enfance et le monde qui l'entoure. Il a besoin de racines, d'arbres chargés de feuilles, de vents qui bousculent le ciel, de ces odeurs fortes et enivrantes qui imprègnent son écriture. Le lecteur n'hésite jamais à courir derrière ce fouineur qui plonge dans les livres comme un chien troublé par les effluves des mots. *Le vacarmeur*, qui a précédé de quelques semaines la parution du *Vaste monde*, est de cet ordre.

Un monde de découverte

Ici, Robert Lalonde, dans une dizaine de courts textes, parcourt le territoire qui marque l'adulte à jamais. Il aime les frontières, ce pays où l'adolescent n'est plus un enfant, mais pas encore un homme vraiment.

Prisonnier d'un corps troublé par des pulsions d'adulte, le jeune Vallier découvre la sexualité, la dureté du monde et ses brutalités, la douceur et l'envoûtement qui viennent souvent quand un vent parfumé ébouriffe les arbres et ride l'eau du lac. Parce que ce « vaste monde », celui du Survenant peut-être, fascine tout être curieux et fureteur.

Vallier épie les gens à l'église, au village, au grand magasin, suit des pistes, se perd la nuit en naviguant sous les étoiles, dérive dans un champ bourré de trèfles, retient son souffle dans la maison familiale où la folie comme la sagesse entrent sans frapper. Parce que les chemins de la vie sont parsemés d'obstacles qui marquent à jamais.

Vallier voit ses parents se collettailler et rêve de faire les choses autrement. Un père aux gestes patients qui transforme la réalité avec, à ses côtés, une mère qui retrouve toujours le sol en puisant dans la sagesse populaire les expressions qui nous enseignent un art de vivre.

Temps d'arrêt sur un monde un peu inquiétant, rencontre d'humains qui perdent les phrases et qui se jettent dans la rivière ou la folie quand ils n'en peuvent plus des servitudes. Il faut suivre Angélique qui, consciente de son destin, devine que l'avenir la broiera.

Comment penses-tu qu'une femme se sent, toi, devant eux, avec sa jupe jusqu'à terre, sa vertu qu'elle tient à deux mains,

pareille au chaperon rouge épié par le loup ? Être étripée, n'avoir plus qu'une carcasse molle et sans âme à leur laisser, merci bien, merci beaucoup ! (p. 114)

Vallier écoute, rêve, effleure, sent, souffle sur cette destinée qui l'entraînera au delà des horizons. Jamais il ne se laissera entamer par la banalité du quotidien qui casse les êtres et coupe les élans. « J'étais né pour tout connaître et tout savoir. » (p. 113)

Ce désir de voir, de « savoir » porte le livre. Rires, larmes, tout repose sur cette manière de dire. Et puis Robert Lalonde nous amène à regarder la vie qui se fait et se défait selon les rythmes des saisons et des rencontres. Le lecteur ne peut qu'être remué par la justesse et le ton de ces récits. Après tout, personne ne peut oublier son enfance ! Alors autant en faire un monde magique et étonnant.

Le visage de la mère

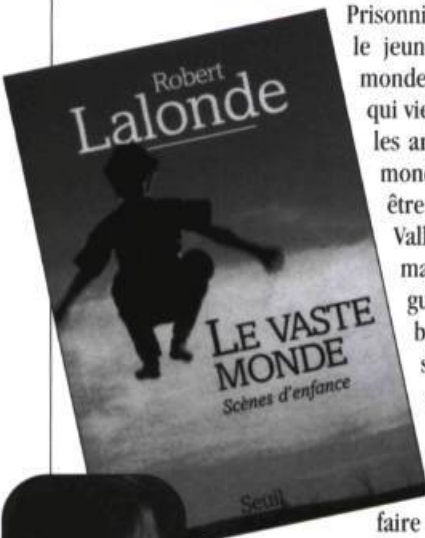
Diane-Monique Daviau nous convie d'un regard. Il faut la suivre dans un salon funéraire et s'arrêter devant un cercueil. Là, le visage d'une femme, d'une mère. Le visage de la mort. Les mots se nouent avec les larmes.

Mon endormie, ma rêveuse, ma presque souriante désormais, ma toute calme, ma tranquille à jamais, ma patiente, ma paisible, ma belle pacifiée, ma reposée, ma sans souci, ma soulagée, ma sereine pour l'éternité, ma reine de rien... (p. 17-18)

Les mots refoulés dans l'enfance bondissent et ils sont là, aussi maladroits que les pleurs, les soupirs qui bercent les regrets. Viennent alors les questions que l'on a toujours repoussées : qu'était cette mère qui savait si mal aimer et se faire aimer ? Le lecteur avec la narratrice se questionnent, fouillent le passé. Une rencontre a-t-elle été ratée ?

Tourner autour d'elle l'empêche de mourir dans mon souvenir. Tourner autour d'elle l'étourdit, l'hypnotise, la fige sur place. Tourner autour d'elle sans cesse, à vive allure, avec des mots qui déboulent, garde ma mère au centre de ma vie, l'empêche de disparaître. (p. 90)

Avec ces arrêts, des reculs, des poussées, Diane-Monique Daviau tente de cerner la mère qui l'a dominée. Elle ne veut pas se leurrer. Le



Robert Lalonde

portrait est juste, le ton est dur, amer parfois, sans compromission. Avec des phrases cassées, elle esquisse le visage d'une femme qui croyait que le monde tournait pour elle. La narratrice redevient la fillette en quête d'un geste, d'un mot que la morte n'a jamais formulé ; reste aussi l'adulte qui veut voir et comprendre. Pas question d'enjoliver ou de gonfler les souvenirs !

Nous classons les bibelots, les photographies, les petites phrases écrites sur des bouts de papier. Ce sont les traces de la mère... Évo- cations, souvenirs, rires, peines, Diane- Monique Daviau emprunte tous les che- mins qui permettent d'approcher cette femme dure et autoritaire. Elle s'étour- dira même autour de cette mère que la mort a réduite au silence.

Des pages d'une grande justesse et une émotion soutenue. Il faut lire et relire la description de la rencontre ultime de la narratrice et de sa mère dans une succursale bancaire. Un véritable bijou ! Du grand art !

Diane-Monique Daviau envoûte dans *Ma mère et Gainsbourg* par ses surprises d'écriture et cette phrase ciselée. N'est-ce pas le propre de l'écrivain que de chercher un sens à la vie et de donner un visage à ceux que l'on aime et que l'on a aimés ? Pour ce qui est de Gainsbourg, il faudra lire le très beau livre de Diane-Monique Daviau.

La mère comme un exil

Abla Farhoud a choisi une tout autre avenue dans *Le bonheur a la queue glissante* pour nous faire rencontrer une vieille femme. C'est que Dounia a quasi une vie derrière elle. Dounia en a fait du chemin depuis son Liban natal. Il y a si longtemps qu'elle est née, cette dame un peu frêle... Elle a connu l'exil, le déracinement et s'est plus ou moins adap- tée à ce pays qu'est Montréal. Comment croire que ses petits-enfants ne comprennent pas sa langue... Elle a appris à parler si peu qu'on la croirait muette. Pourtant, elle remue les lèvres. Il faut s'approcher et écouter. Nous nous laissons prendre par ce filet de voix qui devient musique, ces phrases qui se bousculent et que sa fille, une écrivaine ivre de questions, aimerait bien pouvoir attraper. Nous aimons Dounia, dès les premiers moments du roman.

Mes mots sont les branches de persil que je lave, que je trie, que je découpe, les poivrons et les courgettes que je vide pour mieux les farcir, les pommes de terre que j'épluche, les feuilles de vigne et les feuilles de choux que je roule. (p. 14)

Le véritable exil, c'est quand il n'y a plus de mots mais des gestes, des habitudes qui étourdissent...

De confiance en révélation, nous apprenons la vie de la petite anal- phabète qui a épousé Salim, un beau parleur qui possédait l'avenir et qu'elle a suivi. Les femmes alors n'avaient que le droit d'obéir. Les enfants sont arrivés, différents, emportés par une façon de vivre qu'elle a du mal à saisir.

Petit à petit, nous entrons dans l'intimité de Dounia. D'abord Salim, cet époux écartelé entre son pays d'origine et ce nouveau pays qui lui a permis de vivre. Hâbleur, sûr de son droit de mâle, il comprend mal le monde qui l'entoure. Il préfère le passé aboli et rumine, incapable d'avouer qu'il a été largué par son propre pays et la vie. Ses fréquents retours au Liban ne lui permettront jamais non plus de cicatrifier la blessure. Il souffre du mal du déraciné.

Abla Farhoud montre bien les déchirements, les affres que vivent les émigrants qui débarquent avec tout juste des mains et qui se creusent un nid avec une patience admirable. Le récit de Dounia révèle une femme qui a subi la violence et la domination de son mari. C'est peut-être le plus ter- rible des exils que celui qui isole Dounia et Salim qui a frappé sa femme d'un coup de botte au visage alors que la vie était le matin.

Dounia confie ses secrets avec une économie de mots remarquable. À commencer par ce père qui prêchait l'amour et le partage, mais qui n'a pas su la protéger contre le despote qu'était son mari. Lâcheté, abandon, isolement, domination des hommes sur les femmes ? Tout cela est dit. La tyrannie s'installe toujours avec la lâcheté des uns et la com- plicité des autres. Et si c'était le propre de tous les pays où le politique repose sur une domination ethnique, religieuse ou sexuelle ?

Myriam, la fille romancière, n'entendra jamais ces secrets, ne con- naîtra jamais la violence de son père envers son frère Abdallah. Dounia ne pourra jamais avouer. Les tyrans se nourrissent du mutisme des vic- times. Myriam devra mettre des mots dans les silences si elle veut écrire un livre sur sa mère.

Récit émouvant, parsemé de belles réflexions sur la mort et le vieil- lissement, une écriture fine qui ne cherche jamais à épater mais qui trouve son chemin. Abla Farhoud décrit une réalité que l'on ne voit jamais à la télévision, parle d'un Québec peu familier.

Un roman d'odeurs, de soupirs, de gestes contenus, de regards qui s'attardent à la fenêtre quand le jour devient gris avec le soir. Oui le bon- heur file, et bien malin qui saurait le retenir.

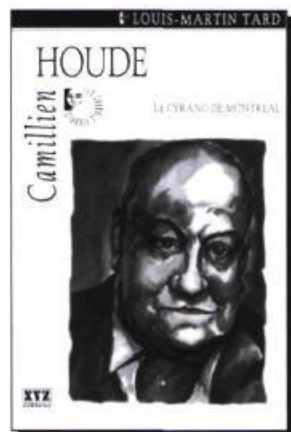


Abla Farhoud

XYZ éditeur

Louis-Martin Tard

Camillien Houde. Le Cyrano de Montréal



216 p. • 15,95 \$

La biographie du maire de Montréal le plus populaire... et le plus populiste. Élu en 1928, Houde ne quitta la scène municipale qu'en 1954. Un inoubliable et faste règne !

XYZ éditeur

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : (514) 525.21.70 • Télécopieur : (514) 525.75.37
Courriel : xyzed@mlink.net